THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1378



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Vigne (de la)
de Mabotty.
Recueil dramatique
en 1. acte
1816.

LA VIGNE
DE NABOTH,

PROPHÉTIE DRAMATIQUE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Composée au mois de Mai 1794; par un ancien Sergent au régiment des Gardes Françaises, resté fidèle au Roi en 1789.

Je veux, gravant leurs noms dans tous les souvenirs,
Qu'on révère à jamais ces augustes martyrs,
Et qu'à des temps marqués on brûle en leur mémoire
Sur nos autels en deuil l'encens expiatoire.

(ÉLYSÉE, sc. II.)

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

CHEZ PETIT ET DELAUNAY, LIBRAIRES,
PALAIS-ROYAL, GALERIES DE BOIS.

M. DCCC. XVI.

AVIS DE L'AUTEUR.

Resté fidèle à mes serments à l'époque difficile de 1789, S. M. daigna m'excepter de la réforme de son régiment des Gardes, en me faisant inscrire sur sa liste civile pour le montant de mes appointements d'activité. Je les ai touchés jusqu'en 1792, sur ses ordonnances spéciales.

Après le 10 août, ces mêmes ordonnances me firent porter sur l'état des victimes à immoler dans les premiers jours de septembre; mais par une espèce de miracle, j'échappai à ces massacres. Une retraite bien obscure, où je fusse totalement oublié, devint dès lors l'objet de tous mes vœux. Je la trouvai à peu de distance des barrières.

Au mois d'avril 1794, une succession ouverte à Paris, et dans laquelle j'étais intéressé, me mit dans la nécessité de m'y rendre. Je sortais de la rue du Bac, lorsqu'à l'extrémité du pont Royal, je fus arrêté par un convoi composé de plusieurs voitures chargées d'innocents que l'on traînait à l'échafaud. Une tête, remarquable par ses cheveux blancs, s'élevait au-

dessus de toutes les autres; mes yeux se portent sur elle, et je reconnais M. de Reffuveille, maréchal-de-camp et l'un de nos capitaines de grenadiers. Il me sembla qu'il m'adressait ces paroles : « Ne plaignez pas mon sort; il est trop » heureux !... mon sang va se confondre avec » celui de mon Roi. » Bientôt je le perds de vue. Une heure après, j'étais revenu dans ma retraite; mais cette tête vénérable m'avait suivi; jour et nuit elle s'offrait à mes regards (1).

Environ trois semaines s'étaient écoulées, lorsque la même affaire m'obligea de hasarder une seconde journée dans Paris ; c'etait vers la mi-mai. Par une inconcevable fatalité, me

---

(1) Il est hors de doute qu'une proscription secrète enveloppait tous les militaires qui avaient appartenu au régiment des Gardes, et qui n'avaient pas pris du service dans la nouvelle armée. Lors de la chute de Roberspierre, presque tous ceux qui étaient restés dans l'intérieur attendaient la mort dans les cachots de la terreur. Voici la liste de ceux qui, à cette époque, avaient été immolés : Colonel, *le duc du Châtelet ;* capitaines, *MM. de Reffuveille, de Maleyssie ;* officiers de tous grades, *MM. de St.-Souplet, de Rézy, de Buffon, d'Etigny, de la Vallette, de Corberon, de Pronleroy ;* adjudant, *M. Digard de Baley ;* sergent, *M. Capi Sacchi de Boulogne,* et plusieurs autres dont les noms ne me reviennent point à la mémoire.

trouvant sur un autre point des quais, je fus saisi d'épouvante à l'aspect imprévu d'un semblable cortège; mais que mon ame fut bien plus cruellement brisée!... le dirai-je!... Au nombre des martyrs qui marchaient à la mort, se trouvait *Madame Elisabeth !*... avec elle, je distinguai encore un de nos officiers, M. *d'Etigny*.... Ames sensibles! vous pouvez seules vous former une juste idée du coup dont je fus frappé!... Dès 1781, le service du Roi m'appelant à Versailles, j'avais vu souvent cette malheureuse Princesse dans tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté et de son auguste rang.... et je la revoyais!... mon cœur en saigne encore!

En proie à toutes les douleurs, je disparus : et, sans regarder en arrière, je me rendis chez un ami, qui me prodigua ses soins et ses consolations. J'y passai la nuit sans pouvoir m'assoupir un seul instant. Aux premiers rayons du jour, je cherchai dans une lecture quelconque une diversion devenue pour moi de la plus absolue nécessité. Une Bible me tombe sous la main; je l'ouvre au hasard et précisément au chapitre du meurtre de Naboth et de la mort du sanguinaire Achab. Ces temps malheureux de l'histoire des Juifs me pa-

furent avoir un rapport frappant avec les nôtres. Une moitié de journal était placée, à défaut de signet, entre les pages que je lisais, et avait déterminé l'ouverture du livre à l'endroit que je viens de citer : je la déploie machinalement, et j'y remarque une partie de la relation de la mort de Marat. Mon imagination se monte, elle travaille, elle s'échauffe... La baignoire où ce cannibale fut poignardé; la férocité d'Achab; celle de Roberspierre; sous leurs règnes, les hommes de Dieu massacrés; l'innocence égorgée, sans distinction d'age ni de sexe; la mort violente de l'un, celle de l'autre que j'implorais de la Divinité; les palmes du martyre ombrageant trois têtes augustes; des milliers de familles en proie à la terreur et au désespoir..., tous ces éléments confondus sous mes yeux, devinrent le foyer des inspirations dont j'ai composé ma *Prophétie*.

Aussitôt qu'elle fut achevée, j'en adressai à Roberspierre lui même une copie à l'encre rouge, avec un billet portant en substance que les forfaits d'Achab m'avaient paru tellement en harmonie avec les siens, que je n'avais pu résister au desir de les peindre et de lui faire part des vœux ardents que je formais pour la

prompte apparition d'une autre Charlotte Corday.

Quinze jours après, la demoiselle Regnault essaya de se placer sur la même ligne; mais elle échoua : elle et sa famille périrent victimes de son dévouement malheureux; vingt jours plus tard, l'antropophage, à la suite d'une longue et douloureuse agonie, expira sur l'échafaud.

J'abandonne à la sagacité du lecteur le soin de pénétrer le sens des autres parties de ce drame, qui portent encore le caractère que présente son titre.

Enfin je me résume en déclarant, avec la franchise d'un vieux soldat, que cet ouvrage est dans tous ses points tel que je l'ai composé en 1794, et que c'est aux éloquents discours prononcés en dernier lieu dans les deux chambres que je dois l'idée de la recherche de mon manuscrit, oublié depuis plus de vingt ans dans mes petites archives littéraires.

PERSONNAGES.

ACHAB (1), Roi d'Israël.
ÉLYSÉE, jeune Prophète, disciple d'Élie.
NABOTH, Israélite, aveugle, et dépossédé par Achab.

La scène est à Jérusalem.

Le théâtre représente une partie des jardins d'Achab; au milieu et un peu dans l'enfoncement est un petit bâtiment carré, sur la porte duquel on voit cette inscription : *Bains d'Achab.* Au-dessus, et sur un second plan plus éloigné, mais cependant y tenant immédiatement, est un autre édifice de même dimension, distingué par ce mot : *Réservoir;* il termine une petite montagne qui prend naissance à l'extrémité du théâtre. Deux pentes douces sont pratiquées de chaque côté pour faciliter la descente sur la scène.

A gauche du spectateur, et au bord d'une allée, est encore un bâtiment portant pour inscription : *Pavillon d'Élysée;* il sert d'habitation à ce Prophète.

L'action commence au lever du soleil.

(1) Prononcez : *Akab.*

LA VIGNE DE NABOTH.

SCÈNE PREMIERE.

NABOTH.

Paisible possesseur d'une riche prairie,
De superbes troupeaux, de ma vigne chérie,
Qui l'eût dit, qu'en sa rage un tyran furieux
Oserait me ravir les biens de mes aïeux,
Et qu'aveugle et souffrant, sur le déclin de l'âge,
On me verrait chercher un bras qui me soulage?
Mais tout semble annoncer le lever du soleil;
Sa chaleur me pénètre et m'invite au sommeil.
Qu'ai-je dit? Du repos! Ah! je crois être encore
Au fond de ces rochers inconnus de l'aurore,
Où, du vil délateur craignant peu les regards,
Des sicaires d'Achab je bravais les poignards.
Où m'a conduit le sort? Inquiète et tremblante,
Ma main vient d'effeuiller l'œillet et l'amaranthe;
Des fruits délicieux ont appaisé ma faim:
Tu ne m'as point quitté, douce odeur du jasmin!

Malgré moi je frémis ! ces bosquets, ce parterre,
Dépendent du séjour d'un riche de la terre.
Hélas ! il n'en est plus qui ne soit l'instrument
Dont un monstre se sert pour perdre l'innocent!
Retournons sur nos pas...

(*Il se heurte contre la salle des bains.*)

Quel est cet édifice ?

(*Sa main parcourt le dessus de la porte, et s'arrête sur l'inscription.*)

Des lettres en relief ornent son frontispice.

(*Il étudie chaque lettre avec ses doigts.*)

Affreuse découverte ! infortuné proscrit !
Épouvantables mots où mon sort est écrit !
Je frissonne d'effroi !.. *Bains d'Achab !*.. Ah ! sans doute,
La terre ici dérobe une secrète voûte
Qui verse là les pleurs et le sang des humains !
Je m'affaiblis... je tombe... O trop cruels destins !

(*Il tombe, en restant assis et appuyé contre la salle.*)

SCÈNE II.

ÉLYSÉE, NABOTH.

ÉLYSÉE, *sans voir Naboth.*

Quoi ! j'oublie une fois de fermer cette enceinte,
Et dans la même nuit, au sein du labyrinthe,

Malgré mille dangers on a su pénétrer !
A mes yeux, téméraire, ose donc te montrer !
O combien de soupçons s'élèvent dans mon ame !
Pour te perdre, Élysée, ourdit-on quelque trame ?
En donnant aux jardins mes soins accoutumés,
Partout j'ai remarqué des pieds d'homme imprimés,
Et jusqu'auprès des bains leur trace se prolonge.

NABOTH, *à demi-voix.*

Serait-ce lui, grand Dieu !

ÉLYSÉE.

Ce mortel par un songe...

NABOTH, *désespéré.*

Frappe, infâme tyran ! de ma suprême fin
J'attends de toi le coup avec un front serein.

ÉLYSÉE.

A vous assassiner que mon bras se dispose !
Quelle est votre infortune ? Apprenez-m'en la cause.
Dites-moi votre nom, et quels sont les méchants
Qui dans leur barbarie accablent vos vieux ans.

NABOTH, *se relevant avec précipitation.*

Dans le palais d'Achab quel étonnant langage !

ÉLYSÉE.

A vous y présenter quel espoir vous engage ?

NABOTH.

Je demande vengeance; oui, vengeance ou la mort.

ÉLYSÉE.

Qui donc vous persécute ? Eclairez-moi.

NABOTH, *hésitant.*

Le sort.

ÉLYSÉE.

Vous balancez !... Croyez que vos frayeurs sont vaines.
Le sort ?... Non, Achab seul est l'auteur de vos peines.
Respectable vieillard, confiez-vous à moi :
Je vous protégerai ; recevez-en ma foi.

NABOTH.

Tu pourrais de Naboth soulager la misère ?

ÉLYSÉE.

Vous, dans Jérusalem !... Salut, ô jour prospère !
Honneur et gloire à vous, dont les mâles accens
Ont fait trembler Achab et ses vils courtisans !

NABOTH.

Souvenir déplorable ! ô funeste journée !
Frémis en apprenant ma triste destinée !
Hors de Jérusalem, au sein de l'amitié,
Loin de tous les regards j'étais réfugié ;
Sans avoir eu de songe à sinistre présage,
J'avais fait de la nuit l'emploi qu'en fait le sage.
De ce jour malheureux c'était le lendemain ;

Jonadas préparait le repas du matin...
Des cris se font entendre; on enfonce la porte :
Je reconnais Nabal et sa noire cohorte.
Sur mon ami, sur moi, tombant en furieux,
Ils lui percent le cœur ; ils me crèvent les yeux.
O mort ! je t'implorais de ces bêtes féroces !
Mais, ô combinaisons mille fois plus atroces !
On me charge de fers, on me traîne à la tour.
Un humide cachot m'est donné pour séjour.
Après deux mois entiers de souffrance et d'alarmes,
J'éprouve tout à coup un plaisir plein de charmes.
En me glissant un jour, pour chercher un endroit
Où mes membres transis pussent braver le froid,
Dans un enfoncement, sous des pailles hachées,
Je trouve d'un proscrit les tablettes cachées.
Sous mes doigts, désormais mes uniques flambeaux,
J'assemble promptement, lettre à lettre, ces mots :
« O toi, qu'en cette tombe après moi l'on enferme,
» Frappe, avance, et dans peu ta peine aura son terme. »
Je reçois cet avis comme venant du Ciel.
Humblement prosterné, j'adore l'Eternel.
Ah ! sans doute en fuyant, accablé de misère,
Je n'allais pas jouir d'un destin bien prospère !
Mais de la liberté l'espoir consolateur
D'un avenir affreux adoucissait l'horreur,
Et donnait à mes maux une teinte moins dure.

ÉLYSÉE.

Tant la captivité répugne à la nature !

NABOTH.

Je m'empresse, et je touche au sentier protecteur
Qui devait m'éloigner de ce lieu de douleur.
Dans le mur encadrée une dalle mobile
En dérobait la trace à l'œil le plus habile.
J'y pénètre, et bientôt, sur mes mains soutenu,
Au but où je tendais je me sens parvenu.
Je saisis d'un damas la lame dentelée
Pour découper la pierre avec art travaillée.
Mon courage redouble, et l'heure avant la nuit
Me voit de mes efforts recueillir le doux fruit.
Pour la première fois, dans ma prison obscure
Je sens l'air qui se joue avec ma chevelure.
Je m'en échappe enfin, et dès le même soir
Un brave Israélite, étonné de me voir
Dans Jésusalem, seul et privé de la vue,
M'offre son bras, parcourt une longue avenue,
Me met dans son asyle à l'abri du danger,
Et me présente aux siens comme un pauvre étranger.
Mais de bruits alarmants son fils en pleurs l'informe.
Achab rêve un complot, une liste se forme,
Et de nouveaux proscrits sont voués à la mort.
On a nommé son père, et, tremblant sur son sort,
Il s'écrie : « O mon Dieu ! bénis mon entreprise !
» Cher auteur de mes jours, la nuit nous favorise.
» Marchons; dans la retraite où je guide vos pas
» De barbares décrets ne vous atteindront pas.

» Je vous connais, Naboth; les biens de vos ancêtres,
» Votre vigne, l'honneur des richesses champêtres,
» Ont excité d'Achab l'envie et le courroux.
» Bravez ses derniers traits et fuyez avec nous. »
Nous suivons sans tarder ce conseil salutaire,
Et bientôt arrivés dans un bois solitaire
Après mille détours, dans le cœur d'un rocher
Le jeune Éliézer parvient à nous cacher.
O malheur dont il n'est aucun exemple encore!
Je prenais l'air un jour, au lever de l'aurore.
Immobile et debout, près d'un gouffre sans fond,
J'admirais la nature en son calme profond.
Éliézer rentrait pour amener son père
Et nous asseoir tous deux sur la même fougère.
Hélas! qui l'eût pensé? pour la dernière fois
La prière de l'aube avait uni nos voix.
Soudain la terre tremble; une vapeur de soufre
En nuages brûlants s'exhale de ce gouffre:
A peine je respire; une lourde chaleur
Absorbe tous mes sens et pèse sur mon cœur.
Dans leur pénible vol, les oiseaux qui succombent,
Étouffés dans les airs, sur ma tête retombent.
A cet affreux chaos je voulais m'arracher,
Quand une autre secousse ébranle le rocher.
Dans l'abîme j'entends rouler sa masse énorme
Et bouillonner des eaux dans le vide qu'il forme.
Seul sur ce triste bord, plein de rage et d'effroi,
Le Ciel, de ce désastre est accusé par moi.

Contre lui je me dresse, espérant que sa foudre
Va déchirer la nue et me réduire en poudre;
Le Ciel ne répond point à mes coupables cris.
Pour mettre enfin un terme à mes destins proscrits,
De ma vie au hasard j'abandonne les restes.
Il a conduit mes pas dans ces jardins funestes;
Au lieu d'un assassin j'y rencontre un vengeur :
Ah! du sort, s'il est vrai, j'oublîrai la rigueur.

ÉLYSÉE.

Pourquoi donc, ô mon Dieu! composas-tu le monde
Du bon qui suit tes lois, du méchant qui les fronde;
Du crime audacieux à qui tout réussit,
Des modestes vertus que le malheur poursuit!

NABOTH.

Adorons ses décrets!... La paix règne en notre âme,
Tandis que le remords ronge au cœur l'être infâme.
Mais toi, quelle est ta charge en cet affreux séjour?
Tu me sembles peu fait pour une telle cour.
Ou bien, te masques-tu d'un double caractère?

ÉLYSÉE.

Apprenez d'Élysée un important mystère..
O de nos saintes lois vénérable martyr,
Consolez-vous; des fers Israël va sortir!

NABOTH.

Qu'entends-je?

ÉLYSÉE.

Quand Achab, dans sa fureur impie,
Ordonna qu'au trépas on conduisît Élie,
Ce saint homme, averti de l'arrêt de sa mort,
Vint d'abord sous mon chaume échapper à son sort.
De son manteau sacré le prophète me couvre.
Pour moi de l'avenir l'immense rideau s'ouvre.
Que de sang répandu par de lâches tyrans !
Monarques desirés, que vos retours sont lents !
Et jusque-là, grand Dieu ! que d'innocents périssent !
A l'aspect des Tribus qui de terreur frémissent,
Je m'écrie : « Avançons ces siècles des bons Rois
» Où l'enfant d'Israël, gouverné par les lois,
» N'aura plus dans ses chefs des objets d'épouvante.
» Elie, applaudissez au projet que j'enfante !
» — O mon fils, me dit-il, je connais tes desseins.
» De la sainte Cité cours changer les destins.
» D'un règne de clémence annonce-lui les charmes.
» Je sais par quels moyens tu peux seul, et sans armes,
» Précipiter Achab au ténébreux séjour.
» Pars; sur le mont Oreb j'attendrai ce beau jour. »
Il dit : au même instant j'abandonne à mon frère
Les champs et les troupeaux que me laissa mon père.
Comme habile en culture, auprès d'Achab conduit,
Au plus modeste emploi je veux être réduit.
Il m'accueille et me place en l'enceinte où nous sommes.
Elle porte mon nom; il est l'effroi des hommes !

Je ne suis à leurs yeux que l'agent du trépas.
Les seuls initiés savent que sous nos pas,
Dans le sein de la terre, on transcrit les ouvrages
Où d'un sceptre plus doux chantant les avantages,
Ma plume au peuple hébreux du despote, à grands traits,
Retrace les fureurs et les nombreux forfaits.
Le ciel m'a fait poète; et j'ai pu, sans étude,
Me former de cet art une heureuse habitude.
Le poète est l'ami de son frère écrasé;
Mais de quel feu son cœur n'est-il point embrasé,
Quand sa Patrie en pleurs et pliant sous ses chaînes,
Voit son sang à grands flots s'échapper de ses veines!
Plein d'indignation, redoublant mes efforts,
Je viens d'interroger jusqu'aux cendres des morts.
D'un monstre sans pareil je dévoile les trames.
Des tableaux déchirants vont soulever les ames.
Israël voit pourquoi ses Lévites sacrés
Par les tigres du trône ont été dévorés;
Comment Achab leur fit un crime imaginaire
Pour rester de la loi maître et dépositaire.
Je n'ai point oublié que la loi dans ses mains,
Loin de les protéger, foudroya les humains,
Et que cessant bientôt d'user d'hypocrisie,
Il frappa les vertus, les talents, le génie.
Je rappelle ces jours d'éternelle douleur
Où le digne Osiul (1), sa compagne et sa sœur

(1) Louis.

Teignirent de leur sang les estrades fatales.
Attentats inouïs dans nos saintes annales !
Je veux, gravant leurs noms dans tous les souvenirs,
Qu'on révère à jamais ces augustes martyrs,
Et qu'à des temps marqués on brûle en leur mémoire,
Sur nos autels en deuil l'encens expiatoire.
Pour terminer enfin, au nom même du ciel
J'ordonne le trépas du bourreau d'Israël.
Ma voix s'est fait entendre, et la mère commune
Verra ce soir un terme à sa longue infortune.
La première tribu vient de se réunir,
Et jure que d'Achab le règne va finir.

NABOTH.

Combien ce que j'apprends me ravit et m'étonne !
O bonheur ! du tyran la dernière heure sonne !
Mais pourquoi donc ici cette tranquillité ?
Ce palais par Achab n'est-il plus habité ?

ÉLYSÉE.

Il l'occupe toujours, et c'est moi qu'il consulte,
Quand de moi sa couronne éprouve quelque insulte.
Loin de penser qu'alors il entretient l'auteur
Des poëmes hardis qui peignent sa fureur,
Loin de croire ces chants les enfants de ma lyre,
Souvent en confidence il me les donne à lire.
Je saisis ces moments pour lui rendre suspects
Tous ces adulateurs pleins de lâches respects

Pour son affreux pouvoir dont ils sont les ministres.
J'établis mes soupçons sur leurs mines sinistres.
Sous de noires couleurs j'indique les projets
Dont j'accuse à dessein ces infâmes sujets.
Je sais d'un autre genre encore un artifice,
L'aspect d'un front serein est son plus grand supplice;
Et je prouve que tel qui devant ses regards
Ne s'est jamais montré qu'avec des yeux hagards,
En sortant du palais retournant son visage,
Aux dépends de son Roi quitte son air sauvage.
Je soutiens que son trône, avec de tels entours,
N'est qu'une triste proie aux serres des vautours;
Qu'il ne peut, sans danger pour sa toute-puissance,
A ces hommes douteux donner sa confiance,
Et que de leur néant dépend sa sûreté.
C'est ainsi que Nabal au supplice est monté.

NABOTH.

Lui, qui porta les coups dont je suis la victime!

ÉLYSÉE.

Il a subi le sort que ne peut fuir le crime.

NABOTH.

Achab ne sait donc point que le peuple en courroux...

ÉLYSÉE.

Il ne peut rien savoir. Naboth, séparons-nous.

Je perdrais des moments trop chers à la patrie.
Au faîte du palais est une galerie
D'où l'on doit de ma main recevoir des signaux.
Prenez mon bras; venez vous livrer au repos.

NABOTH, *en marchant.*

Pour le bonheur commun quel beau jour se prépare!
(*Il s'arrête.*)
Mais je vais rester seul. S'il plaisait au barbare
De respirer ici la fraîcheur du matin?

ÉLYSÉE.

Dans sa rage effrénée un despote inhumain
Pense-t-il à jouir des dons de la nature?
En voit-il les beautés? cherche-t-il sa verdure?
Quelquefois cependant Achab vient dans ces lieux;
Mais il marche à grands pas, en terre il a les yeux;
Et comme tout son être appartient à la haine,
Du caressant Zéphir il ne sent point l'haleine;
Avec indifférence il voit fuir les ruisseaux;
Il n'entend que du bruit dans le chant des oiseaux,
Il se montre insensible au parfum de la rose,
Et jamais sur mon toit son œil ne se repose.

(*Il entend Achab, et fait asseoir précipitamment Naboth à l'entrée et dans l'intérieur du pavillon, dont il referme la porte.*)

SCÈNE III.

ACHAB, ÉLYSÉE.

ACHAB.

Soldats, je vous défends de me suivre plus loin.
Veillez de là sur moi; c'est votre unique soin.
Élysée, en ce jour contre moi l'on conspire.
On ne s'en cache plus, c'est ma mort qu'on desire.
Oui, tout ce que j'apprends me doit épouvanter.
J'ai su trop tard quel sort il me faut redouter.
D'un coupable envoyé la marche négligente
M'a fait passer un jour dans une vaine attente.
Je reçois ce matin la dépêche d'hier,
Et j'y vois qu'en tous lieux on aiguise le fer
Que la rage destine à m'arracher la vie.

ÉLYSÉE.

Projet abominable! atroce perfidie!

ACHAB.

Rappelle à ton esprit ce hardi factieux
Qui, dans une harangue au peuple de la ville,
S'efforçait de le rendre à mes lois indocile,
Et dont le châtiment effrayait les pervers.

ELYSÉE.

Naboth?

ACHAB.

De ce rebelle on a brisé les fers.
Dans des chants répétés jusque dans la Syrie,
Un prophète a voué mon règne à l'infamie.
Dans toutes les tribus il répand son venin,
Il provoque le peuple à me percer le sein ;
Et cet énergumène, en ses accès funestes,
Ose appeler sur moi les vengeances célestes.
Tant d'audace en mon ame a mis le désespoir !
Qu'il frémisse !... Peut-être il est en mon pouvoir.

ÉLYSÉE.

Qui donc.....?

ACHAB.

Quand de Baal le glaive tutélaire
Fut remis dans mes mains à la mort de mon père,
Je sentis que j'aurais pour ennemi constant,
Du prétendu vrai Dieu le prêtre intolérant.
En vain il s'appuya sur sa triste innocence,
Partout je l'écrasai du poids de ma puissance.
Je devais donc m'en croire à jamais délivré.
Mais d'un espoir trompeur je m'étais enivré.
A peine un an s'écoule, et d'indignes ouvrages
Nuitamment répandus m'accablèrent d'outrages.
Tu me fis entrevoir qu'un de mes courtisans
Avait dû composer ces poëmes sanglants,
Que le feu de son zèle était pur artifice ;

Je ne balançai point, j'en fis prompte justice.
Mais plus mordante encor la satire parut.
Du trépas des méchants dépendait mon salut :
Des prophètes fameux, depuis long-temps en fuite,
Méprisaient, impunis, ma secrète poursuite.
De l'aurore au couchant, du midi jusqu'au nord,
Je les fis proclamer punissables de mort.
J'ordonnai leur recherche, et je goûte la joie
De me voir aujourd'hui possesseur de ma proie.
Ces rebelles, saisis sur les bords de la mer,
Aux souterrains d'Emra sont descendus hier.
Ils vont de la torture éprouver les supplices ;
Dans les douleurs sans doute ils diront leurs complices.
Ils en ont, Élysée, et le nombre en est grand ;
De ce libelle affreux le volume étonnant
Suppose plus d'un bras à mon pouvoir contraire.
Partout à l'avilir on paraît se complaire.
Il n'est, m'assure-t-on, personne en Israël
Qui pour ma prompte mort n'importune le ciel.
Tel est déjà l'effet de ce livre exécrable.
J'en connais le seul titre ; il est épouvantable ;
Vois combien sur ma tête on appelle de maux.

ÉLYSÉE, *prenant le volume.*

Quel horrible début !

ACHAB.

Lis-m'en les premiers mots.

Élysée *lit avec une indignation progressive, sur les motifs de laquelle Achab prend le change.*

« J'existe donc sous ce règne effroyable,
» Où l'échafaud, par le crime dressé,
» Cent fois par jour voit périr mon semblable,
» Par un brigand lâchement dénoncé;
» Où, pour monter au funeste théâtre,
» C'en est assez d'aimer l'humanité,
» De n'être point du tyran idolâtre,
» Et de blâmer sa sombre cruauté!...
» Je chante Achab, et sa rage et ses crimes...
» Dieu! qu'ai-je dit?... On chante d'un bon Roi
» Et la clémence et les vertus sublimes;
» De le chérir on se fait une loi;
» Mais que d'Achab, le fléau de la terre,
» Je chante aussi les énormes forfaits,
» L'atrocité, la fureur sanguinaire!...
» Je m'y refuse; en vain je l'essaîrais.
» Non, de ce monstre, unique dans l'histoire,
» Qui chaque jour, en ses fougueux chagrins,
» Cherche du calme, au sein de sa baignoire
» Pleine des pleurs et du sang des humains;
» A nos neveux, aux peuples leurs voisins,
» Je traînerai l'exécrable mémoire. »

C'est l'œuvre de la rage!

ACHAB.

Il suffit, Élysée;
Aisément ce qui suit se met dans ma pensée.
O perfides sujets, tremblez!

(*On entend dans le pavillon un bruit occasionné par le bâton de Naboth qui s'est échappé de sa main, et qui tombe et roule à terre.*)

D'où vient ce bruit?
En ton absence ici quelqu'un s'est introduit.
Ouvre.

ÈLYSÉE.

Seigneur!

ACHAB.

Veux-tu que ton Roi te soupçonne?
Obéis-moi sur l'heure, ouvre; je te l'ordonne.

SCÈNE IV.

ACHAB, ÉLYSÉE, NABOTH. (*Élysée le rassure en lui pressant la main d'une manière sensible pour le spectateur*).

ACHAB, *furieux.*

Que vois-je?... Est-ce un songe?... Elysée en ces lieux
Ose donner asyle à ce séditieux!

ÉLYSÉE, *d'un ton féroce.*

Ah! gardez-vous d'en croire une vaine apparence.

J'ai droit plus que jamais à votre confiance.
De l'amour de mon maître à toute heure enflammé,
Vous n'imaginez pas quel plan j'avais formé.
C'est demain qu'à la Cour on vous donne une fête ;
Je voulais pour bouquet vous présenter sa tête.

ACHAB.

Je te crois ;... mais sa vue a troublé ma raison.
Mon esprit alarmé craint une trahison.
Qu'il périsse !... Soldats, entraînez ce rebelle.
Monstre ! tu vas entrer dans la nuit éternelle.

NABOTH, *hors de lui et se croyant perdu.*

Exécrable tyran ! si l'on m'eût secondé,
On eût vu ton palais de ton sang inondé.

ACHAB.

Avant la fin du jour le tien coulera, traître !

NABOTH.

Avant le mien ton sang sera versé, peut-être !

ACHAB.

Tu l'entends, Elysée.

(*Il lui donne un ordre secret, et sort précédé des soldats qui emmènent Naboth.*)

SCÈNE V.

(*On aperçoit sur la montagne deux agneaux qui vont se désaltérer dans le réservoir, dont le bassin est divisé en deux compartiments : l'un contient l'eau ; l'autre est destiné à recevoir le sang des victimes qu'Achab envoie à la mort*).

ÉLYSÉE.

O barbares destins !
Quel ordre je reçois !... Il va prendre ces bains
Imaginés par lui pour assouvir sa rage !

(*Après avoir ouvert la porte de la salle, il monte au réservoir*).

De cet infortuné serait-ce le partage ?
Non, non, agneaux chéris, de qui le dernier sort
Pour prix de vos toisons est de subir la mort,
A l'instant même il faut que je vous sacrifie.
Pour abuser Achab, donnez-moi votre vie.

(*Leur sang coule et reste dans le bassin. Elysée ouvre le conduit de l'eau : elle tombe dans la baignoire. Il descend sur la scène*).

Trop malheureux vieillard, compte toujours sur moi.
Je fermerai ta tombe, oui, j'en jure ma foi.

(*Il sort de sa robe une fiole*).

Oui ! je la fermerai ! monstre, en vain tu la creuses !

De mes mains exprimés des plantes vénéneuses,
Ces poisons violents dans ton bain répandus,
Vont déchirer tes nerfs dans le sang étendus.

(*Il sort de la salle après avoir versé le poison dans l'eau, qui cesse de couler*).

SCÈNE VI.

ACHAB, *en robe de bain*, ÉLYSÉE.

ACHAB.

Je te savourerai, divine jouissance!
Tout s'apprête, Elysée, à servir ma vengeance.
L'audacieux Naboth au supplice est traîné,
Et bientôt dans son sang je me serai baigné.
Dans un instant, là-haut, tu le verras paraître.

ÉLYSÉE *se jette aux genoux d'Achab.*

Souffrez qu'à vos genoux, ô mon prince! ô mon maître!...

ACHAB, *avec une surprise féroce.*

Espères-tu pour lui surprendre ma pitié!

ÉLYSÉE.

Qui, moi? que je m'expose à votre inimitié!
Que pour ce criminel j'ose me faire entendre!
Quel soupçon!

ACHAB.

Lève-toi. Que peux-tu donc prétendre?

ÉLYSÉE, *d'un ton barbare, qu'il porte graduellement au plus haut degré.*

Quand ma porte, Seigneur, ouverte à votre voix,
Offrit à vos regards l'ennemi de vos loix,
Vous crûtes que j'usais d'un coupable artifice,
Et que de ce Naboth j'étais le vil complice.
J'ai dit de quel espoir j'avais su me nourrir;
Et j'ai vu votre front soudain se débrunir.
Savez-vous quel beau feu maintenant me dévore,
Et de votre bonté ce qu'Elysée implore?
De ce conspirateur on va percer le flanc;
Mais c'est trop peu pour moi de voir couler son sang!
Je veux dans ma fureur le poignarder moi-même.
Me refuserez-vous cette faveur suprême?

ACHAB, *entraîné.*

Eh bien! empresse-toi; cours, vole au réservoir:
Là, des mains des bourreaux tu vas le recevoir.

(*Les premiers soldats paraissent sur la montagne*).

SCÈNE VII^e. ET DERNIÈRE.

ACHAB, ÉLYSÉE, NABOTH.

(*Après les deux premiers vers, les soldats se retirent à un signe que leur fait Elysée. Il reste avec Naboth à la porte du réservoir, et lui dit quelques mots à l'oreille. Naboth jette un cri sourd et plaintif ; en même temps Elysée ouvre l'autre conduit d'où le sang des agneaux tombe dans la baignoire. Ils descendent ensuite tous deux. Elysée, après avoir laissé Naboth à l'un des côtés de la salle, va se placer à l'autre.— Au second vers, Achab s'est mis dans le bain*).

ACHAB.

Qu'au fidèle Élysée on remette le glaive.
Hâte-toi ! que soudain sur le traître il se lève.
Je brave tes efforts, téméraire vieillard !
Ce cri pour le néant m'annonce ton départ.
Mais d'où peut provenir cette vague souffrance !...
Pour sortir de mon bain vainement je m'élance...
Un invisible bras m'y retient enchaîné...
Des horreurs de la mort je suis environné...
De ses ongles de fer quelle main me déchire ?...
Un spectre !.. c'est Naboth !.. c'est lui-même !.. il respire !..
Son cœur n'a pas saigné... son flanc n'est point ouvert...
O rage !... et de son sang je me croyais couvert !...
O barbare Élysée !... ô fatale baignoire !..
Qui donc verse sur moi cette onde épaisse et noire !...

Elle brûle à la fois et mes chairs et mes os!...
Des fleuves de l'enfer je vois jaillir ces eaux...
Leur limon sur mon sein enfante des couleuvres...
Ah! je suis trop puni de mes coupables œuvres!...
Massacrez ce serpent qui me pique le cœur...
Il redouble d'efforts!... O tourments!... ô douleur!
L'épouvantable jeu de sa dent meurtrière
Me fait toucher enfin à mon heure dernière...
J'expire!... mais grand Dieu! des supplices nouveaux
Ne m'attendent-ils pas dans la nuit des tombeaux?

ÉLYSEE.

Justice, humanité, vertus, talents, génie,
Respirez!... du tyran la carrière est finie!

FIN.